

PÉRUISSET-FACHE, NICOLE. *Civilisation, j'écris ton nom.* Paris, L'Harmattan, 2018, 156 p. ISBN 978-2-343-14933-2

Bertrand Bergeron

Volume 17, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1066039ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1066039ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2019). Compte rendu de [PÉRUISSET-FACHE, NICOLE. *Civilisation, j'écris ton nom.* Paris, L'Harmattan, 2018, 156 p. ISBN 978-2-343-14933-2]. *Rabaska*, 17, 338–341. <https://doi.org/10.7202/1066039ar>

parties de la charpente. Cette dernière à son tour permet d'expliquer la forme du toit, tantôt à pavillon ou à croupe, tantôt à deux versants ou mansardé. À la maison de bois suit la maison de pierre de tradition française, sur le modèle des maisons de Normandie, du Perche ou de Bretagne. Massette, taillant, ciseaux et broche volent entre les mains des tailleurs de pierre pour marier savamment pierres et mortier. Quelques derniers coups d'œil sur les cheminées, vraies ou fausses, et sur l'allongement de l'avant-toit au XIX^e siècle font comprendre que les maisons de l'Île constituent un patrimoine vivant, d'une valeur historique exceptionnelle. Voilà pourquoi elles font l'objet d'une réglementation particulière, explique l'auteure aux enfants, et pourquoi il faut les préserver au profit des générations futures. « Parce qu'il faut connaître pour aimer et aimer pour protéger », conclut l'auteure avec force en s'adressant à son public. Ironie du sort et pari réussi pour la restauratrice qui en avait fait un de ses objectifs les plus chers, ses nombreux ateliers, tenus en juin et juillet 2018 à la Maison Drouin, ont connu un grand succès tant auprès des petits que des grands curieux. Assurément des graines de vie en faveur du patrimoine qui ne tomberont pas sur le renchaussage !

S'il est par ailleurs un souhait que l'on pourrait adresser à l'auteure et à la Fondation François-Lamy en conclusion de la lecture de cette brochure méritoire, ce serait d'en confier la réalisation, dans la perspective d'une réimpression, à un professionnel de l'édition. Celui-ci verrait à corriger facilement les petites taches de naissance de l'œuvre, comme de lui rajouter une page des crédits en bonne et due forme, d'indiquer un numéro ISBN indispensable à la conservation de notre patrimoine imprimé, ou d'insérer une liste des figures et des sources qui s'y rapportent. Rien de bien majeur, mais un travail d'édition classique et indispensable pour parer à sa juste valeur un projet déjà remarquable de médiation culturelle très réussi.

RENÉ BOUCHARD

Société québécoise d'ethnologie

PÉRUISSET-FACHE, NICOLE. *Civilisation, j'écris ton nom*. Paris, L'Harmattan, 2018, 156 p. ISBN 978-2-343-14933-2.

Impossible de ne pas associer le titre de cet essai percutant à *Liberté*, le célébrissime poème que Paul Éluard écrivit en 1942 dans lequel « J'écris ton nom », scandé au dernier vers de chaque strophe, insuffle un rythme envoûtant, incantatoire, dont la progression ascensionnelle culmine sur « Liberté ». Au cœur de la Seconde Guerre mondiale, la liberté battait de l'aile. Éluard lui a imprimé cette pulsation émotionnelle afin qu'elle retrouve sa vitalité

et reprenne son envol. L'intitulé du livre laisse augurer de ce qu'il contient. Écrire le nom de la civilisation la fera peut-être advenir par une sorte d'évocation magique.

Étranges et dérangentantes réflexions que nous livre Nicole Péruisset-Fache avec cet ouvrage au style vigoureux. L'auteure traverse son sujet au pas de gymnastique. Son écriture vive et pressée ne s'alourdit pas de détails ni de nuances qui retarderaient sa progression. Qu'est-ce que la civilisation ? se demande-t-elle. Sommes-nous civilisés ou faisons-nous semblant de le croire ? Et où qu'elle pose les yeux, Péruisset-Fache ne débusque pas celle qui correspond à ses idéaux. Ne pouvant couvrir l'ensemble de la planète, elle choisit son camp dans une démarche délibérément « occidentalocentriste ». L'Occident, que d'aucuns assimilent à une construction du christianisme militant et triomphant, est « la seule civilisation [...] qui se définit par son orientation dans l'espace et non par le nom d'un peuple, d'une religion ou d'un lieu géographique » (p. 16). On veut bien croire l'auteur qu'elle cite, mais alors il est vain de parler de civilisation française, anglaise, romaine et les autres, celles-ci n'étant plus que des provinces de la civilisation occidentale.

Ce livre se présente comme un long réquisitoire aux accents parfois polémiques et, à tout prendre, indéfectiblement critiques. L'Occident est à la barre, Péruisset-Fache est son témoin à charge et, c'est peu dire, elle sonne l'hallali. Notre civilisation n'en sort pas grandie : « [N]otre monde est moins civilisé que jamais » (p. 84). Énumérant les turpitudes dont il s'est montré capable, l'auteure conclut que « “la civilisation” occidentale apparaît bien, à cette aune, comme la plus violente de toutes » (p. 32). La condamnation tombe sans possibilité d'appel : « L'histoire récente de l'Europe, évoquée plus haut, fait obstacle à l'utilisation du concept de civilisation au sens de niveau le plus élevé jamais atteint pour caractériser nos sociétés » (p. 85). Le passé étant garant de l'avenir comme on se plaît à dire pour justifier ce qui est et sera à partir de ce qui a été, les lendemains qui s'annoncent prennent des proportions apocalyptiques : « [...] les perspectives pour le troisième millénaire laissent entrevoir la présentation des mafias comme modèle criminel gagnant » (p. 69).

On le voit, Péruisset-Fache n'est pas animée par une vision optimiste. Il serait plus approprié de parler de pessimisme actif dans son cas. On termine la lecture de *Civilisation, j'écris ton nom* avec un profond malaise. L'auteure considère son verre comme à moitié vide. D'autres pourraient la reprendre et lui représenter qu'il est en même temps à moitié plein. Les deux visions ont des adeptes pour les soutenir, mais elles demeurent irréconciliables si elles s'enferment dans leur propre logique. Il leur faudrait renouer avec cette « pensée de midi » si chère à Camus pour trouver un terrain d'entente. D'abord cultiver la bonne distance en jetant sur la civilisation un regard binoculaire.

Ensuite s'attacher à bien nommer les concepts utilisés. À quelqu'un qui lui demandait comment réformer l'État, Confucius conseillait de réformer le langage en priorité en s'employant à mettre les mots en harmonie avec la vérité des choses. À commencer peut-être par l'utilisation tous azimuts du mot « violence », véritable clé à molette des contempteurs de la civilisation occidentale. Ne vaudrait-il pas mieux lui substituer « énergie », susceptible, je le concède, de se dévoyer en violence, mais tout autant, si elle est canalisée à des fins socialement utiles, de générer des œuvres qui grandissent l'homme ? Pour ce faire, il est impérieux de revenir aux sources anthropologiques de cette énergie afin d'analyser dans quel contexte elle s'est manifestée pour servir quel dessein et vérifier si ces manifestations ne seraient que des réponses archaïques et inappropriées à des situations actuelles fort différentes. L'homme qui a marché sur la Lune est le même que celui qui trépidait au fond de sa caverne avant de partir chasser le mammoth, et celui qui peignait les grandes fresques pariétales répondait au même besoin d'expression qu'un Michel-Ange enchantant le plafond de la chapelle Sixtine. « Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme. Il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme », constatait Montaigne. Autant dire que *Civilisation, j'écris ton nom* ne fait que mettre au goût du jour et documenter une posture intellectuelle plusieurs fois centenaire. L'homme, devenu un prédateur absolu, n'a plus d'autre proie digne de lui que lui-même. Il est tout de même paradoxal que l'œuvre la plus éclairante sur le sujet, *Violence et sacré* de René Girard, soit absente de la bibliographie et, à toutes fins utiles, de la discussion.

On reconnaît bien là un trait culturel de la civilisation occidentale déjà analysé par Pascal Bruckner dans *Le Sanglot de l'homme blanc* : la propension marquée de ses élites intellectuelles pour le dénigrement et la condamnation de leur propre culture. Nous serions la seule civilisation en haine d'elle-même qui souhaite sa propre disparition. Cette attitude prend racine dans son idéologie illustrée par le Ragnarök et Armageddon, le Déluge. Notre héritage judéo-chrétien incomplètement assimilé nous fournit un merveilleux clou sur lequel il est tentant de cogner. À la décharge de l'auteure, avouons qu'elle nous donne quelques pistes pour un avenir meilleur. Faut-il les ranger sous l'appellation d'utopie ? J'hésite à le faire. Je me méfie de ces mondes futurs où, tout étant pour le mieux dans le meilleur des mondes, l'homme, enfin revenu de tout, n'aurait plus aucun défi à relever. Aboutis, ces idéaux laissent craindre l'existence d'un univers aseptisé voué à un bonheur insoutenable. Contrarier à ce point la nature profonde de l'homme, fait non pour le bonheur mais pour la quête de sa densité comme l'écrivait Saint-Exupéry, serait périssant d'ennui.

En définitive, Nicole Péruisset-Fache nous offre un livre univoque, un livre écrit avec des livres, un livre de livres en somme, car il n'est guère de paragraphes qui ne s'inspirent pas d'un ou de plusieurs auteurs versés en bibliographie. La faiblesse de son essai vient de ce qu'un penseur pourrait prendre le contrepied de sa thèse et prouver, études à l'appui, que malgré tout le monde ne va pas si mal, qu'il progresse même en dépit des alarmes de ceux qui se sont voués à le penser. Tout dépend du point de comparaison, bien sûr, et du choix des faits et des penseurs qui les cautionnent, c'est-à-dire de la méthode comme l'affirmait Henri Poincaré. Pour souligner le cinq centième anniversaire de la découverte de l'Amérique par C. Colomb et de l'Europe par les Indigènes de l'Amérique, les Éditions La Découverte publiaient *L'État du monde en 1492*, synthèse de la situation des grandes civilisations de l'époque, tous les continents étant représentés. L'une des questions abordées était la suivante : alors que toutes les grandes civilisations étaient, grosso modo, de niveau comparable, pourquoi l'Occident a-t-il démarré en cette période charnière de l'Histoire ? La réponse est particulièrement instructive.

Comme il est bon de revenir à ses classiques, par curiosité j'ai revu *Le Troisième Homme* de Carol Reed avec la grande hâte d'arriver aux propos tenus par Harry Lime, rôle tenu par Orson Wells, sur la civilisation. Voici la transcription du sous-titrage en français : « L'Italie, sous les Borgia, a connu 30 ans de terreur, de sang, mais ça a donné Michel-Ange, de Vinci et la Renaissance. La Suisse a connu la fraternité, 500 ans de démocratie et de paix. Ça a donné quoi ? Le coucou ! » Il est paradoxal de penser que l'homme ne se montre le meilleur que dans le pire. Le spectacle de la condition humaine est pour moi le sujet d'un continuel étonnement.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

PICHÉ, GENEVIÈVE. *Du baptême à la tombe. Afro-catholicisme et réseaux familiaux dans les communautés esclaves louisianaises (1803-1845)*. Préface de PAUL LACHANCE. Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Des Amériques », 2018, 280 p. ISBN 978-2-7535-7328-4.

À travers cet important ouvrage, tiré de la thèse qu'elle a soutenue le 26 octobre 2015 à l'Université de Sherbrooke, l'auteure a choisi d'apporter une contribution à la connaissance de la Louisiane à partir de l'historiographie de la religion des esclaves aussi bien dans le temps que dans l'espace. Elle s'est beaucoup penchée sur la correspondance ecclésiastique et sur les registres paroissiaux comme sources de recherche. Il ressort effectivement que le catholicisme offrait aux esclaves « une forme de liberté spirituelle »,